

BULLETIN DE LA SOCIETE FRANCAISE D'EGYPTOLOGIE - 91

Juin 1981

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES
COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 91 Juin 1981

ASSEMBLÉE ORDINAIRE DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

17 Juin 1981

La séance est ouverte à 17 h sous la présidence de M. Jean Leclant.

Le procès-verbal de la séance du 4 avril 1981 est lu par M. Gitton, secrétaire. Il est adopté sans observation.

Membres excusés

M. Jean Vercoutter, Dr Pierre Robine, MM. Pierre Malfoy, Michel Mariaux, André Laronde, Dr Jean Murat, R. P. du Bourguet, MM. Charles Maystre, Heerma van Voos, et Jean Yoyotte.

Nouveaux membres

M. Babacar Sall, Mmes Michèle Brunot, Geneviève Innés Firkins, M. André Bizette Lindet, Mlle F. Bizette, M. Guy Schiano di Lombo, Mlle I. de Saint Seine, M. Guy-Henri Peigne.

Le président souligne la nécessité pour la Société de gagner encore de nouveaux adhérents. Sans doute nombre de visiteurs de la vallée du Nil ou d'amateurs d'antiquités, tels que les Amis du Louvre, seraient-ils intéressés par nos manifestations et nos publications. Il convient aux membres

de notre Société Française d'Egyptologie de la faire connaître autour d'eux et de convaincre des adhérents potentiels.

Nécrologie

On annonce d'U.R.S.S. le décès de nos collègues E.S. Bogolovski et I. S. Katznelson. E. S. Bogolovski a donné d'intéressantes contributions sur des problèmes de lexicographie et de vocalisation ; il a tenté également des comparaisons entre le libyque et le méroïtique (contribution dans le *Bulletin d'Information méroïtique*). Isidore S. Katznelson était un spécialiste de la Nubie et de Kush, des articles nombreux ont paru tant dans les revues russes que dans les grands périodiques internationaux, il a présenté une synthèse dans *Napata y Meroe* (1970).

Nous avons également perdu Mme Nicolaeff, de San Francisco, et la baronne de Benoist, membre de longue date de notre Société.

Nouvelles de la Société

Le n° 32 de la Revue d'Égyptologie est en cours d'édition depuis juin 1980 ; les difficultés rencontrées tant pour l'impression de la revue que pour sa diffusion ont entraîné une réunion exceptionnelle du bureau de la Société.

Le n° 89 du Bulletin sera bientôt diffusé ; le n° 90 est à l'impression.

Commémoration

Les cérémonies concernant le Centenaire de la mort de Mariette Pacha se poursuivent.

Une réunion a été organisée le mercredi 10 juin à la Maison du Nord et du Pas-de-Calais, à Paris.

Une exposition se tient à Boulogne-sur-Mer du 28 juin au 25 octobre sur le thème « Sociétés et croyances au temps

des Pharaons ». Elle groupe des œuvres peu connues conservées dans les collections du Nord de la France.

Les samedi 10 et dimanche 11 octobre se tiendra à Boulogne-sur-Mer un colloque sur le thème « L'Égypte et la mer » organisé par M. Jean Yoyotte.

Une médaille figurant A. Mariette (1821-1881), en tarbouch, devant l'église N.-D. de Boulogne et le sphinx, œuvre de l'artiste boulonnais M. Demilly, a été éditée par la mairie de Boulogne-sur-Mer. Elle y est en vente au prix de 100 francs ainsi qu'à la Maison du Nord et du Pas-de-Calais, 18, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Quelques médailles frappées à l'image de J. Ph. Lauer sont mises à la disposition des membres de la Société, au prix de 100 francs. S'adresser à M. Dégardin, au Cabinet d'Égyptologie du Collège de France.

Une médaille commémorant le Centenaire de l'Institut Français d'Archéologie Orientale (1880-1980) a été frappée. Le prix est de 120 francs, pour l'exemplaire en bronze ; 150 francs, pour l'exemplaire argenté. S'adresser à M. Dégardin, Cabinet d'Égyptologie du Collège de France ou à l'exposition du Palais de Tokyo, « Un siècle de fouilles françaises en Égypte ».

Association Internationale d'Egyptologie

Les Actes du Colloque organisé à l'occasion du 2e Congrès International d'Égyptologie en septembre 1979 à Grenoble : « Axes prioritaires des recherches égyptologiques » sont en cours d'impression.

Le Comité International de l'Association se réunit à Trèves (République Fédérale d'Allemagne), à la fin du mois de juin en conjonction avec la réunion annuelle des égyptologues allemands.

Le 3e Congrès International d'Égyptologie se tiendra à Toronto (Canada), du 4 au 11 septembre 1982. On étudie la possibilité d'organiser un voyage en charter pour les égyptologues français. S'adresser à M. Dégardin, au Cabinet d'Égyptologie du Collège de France.

Communications

La parole est alors donnée au professeur Miroslav Verner pour sa communication : « Recherches archéologiques de l'Institut tchécoslovaque d'Égyptologie à Abousir », puis à Mlle Valbelle qui présente, au nom de M. Mohamed el-Saghir et en son nom propre, une communication sur : « *Per-merou* (Kommir) et le district de la gazelle dans le IIIe nome de la Haute Égypte ».

La séance est levée à 18 h 30.

LES RECHERCHES ARCHÉOLOGIQUES DE L'INSTITUT TCHÉCOSLOVAQUE D'ÉGYPTOLOGIE A ABOUSIR

Miroslav VERNER

Il existe environ 60 sites en Égypte se nommant Abousir mais il n'y en a qu'un qui soit un site archéologique important. C'est le cimetière où s'élèvent les pyramides de la Ve dynastie. La nécropole d'Abousir a toujours souffert de l'ombre que projetaient sur elle les centres archéologiques et touristiques mondialement connus de Saqqarah, qui est tout proche d'Abousir, et le site prestigieux de Giza, à peine plus éloigné. Cependant Abousir a attiré l'attention des archéologues au cours de ces dernières années, d'abord par l'édition par Mme Paule Posener-Kriéger des papyrus d'Abousir dont l'importance historique est évidente et plus récemment par les fouilles archéologiques et les découvertes de l'Institut tchécoslovaque d'égyptologie. Avant de vous exposer ces découvertes, permettez-moi de vous faire rapidement l'historique de l'exploration d'Abousir.

Cette exploration est en fait aussi ancienne que l'Archéologie égyptienne elle-même et débute au commencement du XIXe siècle. Les premiers plans et relevés topographiques du cimetière, les premiers corpus d'inscriptions furent faits par J. S. Perring et H. Vyse. Au milieu du siècle passé R. Lepsius et son expédition vinrent à Abousir pour examiner le site. Les numéros donnés par Lepsius et Erbkam aux monuments d'Abousir alors visibles sur le site sont encore utilisés

de nos jours. Les fouilles du consul britannique Villiers Stuart dans le temple solaire de Niouserrê ont sans doute marqué le début des fouilles à Abousir à l'époque moderne. Vers la fin du XIXe siècle, de Morgan releva les monuments d'Abousir et commença même la fouille de l'un d'entre eux, le mastaba de Ptah-Shepses. La recherche archéologique systématique du site ne commença cependant qu'au début de ce siècle. A cette époque, l'expédition de la Deutsche Orient-gesellschaft dirigée par Borchardt fouilla les trois complexes funéraires dominant le paysage d'Abousir qui appartiennent aux rois de la Ve dynastie Sahourê, Néferirkarê, et Niouserrê. Après les fouilles de Borchardt, Abousir tomba pour de longues années dans l'oubli. Il fallut attendre les années cinquante pour que l'expédition germano-suisse reprenne l'activité archéologique de ce secteur en fouillant le temple solaire d'Ouserkaf. On doit aussi mentionner les recherches architectoniques conduites par Maragioglio et Rinaldi à Abousir à la fin des années soixante.

C'est une approche toute différente de l'étude du site d'Abousir qu'inaugura l'édition et l'étude des papyrus d'Abousir. Les fragments provenant des archives du temple de Néferirkaré projettent un éclairage nouveau sur l'histoire de la Ve dynastie. Ils ont en même temps une importance historique particulière pour l'histoire du site lui-même, pour les monuments d'Abousir, ceux déjà connus ou ceux qui restent encore à découvrir, leurs fonctions, leurs relations les uns avec les autres. En d'autres termes, l'édition des papyrus d'Abousir donna aussi une nouvelle dimension à la recherche archéologique sur le site lui-même.

La recherche archéologique tchécoslovaque à Abousir débuta en 1960. L'expédition de l'Institut tchécoslovaque d'égyptologie, fondé quelques années auparavant, reprit le travail commencé à la fin du XIXe siècle par de Morgan sur le mastaba de Ptahshepses. Cette activité interrompue par la campagne de l'UNESCO en Nubie et par la mort prématurée de Z. Zaba, le directeur de la première expédition tchèque en

Égypte, amena la découverte d'un monument unique et l'un des mastabas non royaux de l'Ancien Empire les plus vastes, connus à ce jour. Le mastaba fut édifié en trois stades successifs en accord avec la carrière étonnante et remarquable de son propriétaire, le coiffeur royal puis vizir et finalement gendre du roi Ptahshepses. L'architecture originale, les reliefs d'une grande beauté, les centaines de marques de carriers et de graffitis relevés sur les blocs des parois démunis de leur revêtement et d'autres trouvailles archéologiques représentent un trésor documentaire pour l'histoire de la Vᵉ dynastie en général et d'Abousir en particulier: Après la fouille du mastaba, un plan à long terme fut entrepris pour sa reconstruction, en coopération avec le Service des Antiquités.

Un nouveau et complet survey du cimetière d'Abousir entrepris par l'expédition tchèque et la publication des archives du temple de Néferirkarê ont montré l'urgence d'une nouvelle conception de l'investigation archéologique du site, du point de vue de l'organisation et de la méthode de travail. En outre l'exploration archéologique et les papyrus d'Abousir ont justifié la localisation de fouilles ultérieures dans le secteur sud de la nécropole, secteur vaste et encore archéologiquement intouché. Vers 1975, le Service des Antiquités accorda à l'Institut Tchèque d'égyptologie la permission de fouiller dans cette zone, nommée autrefois la zone sud. Cette zone, avant même le début des fouilles, fut divisée en trois secteurs : le secteur est couvrant la plaine au sud-est du temple funéraire de Niouserrê ; le secteur central au sud de la pyramide de Néferirkarê (*fig.* 1) et le secteur ouest couvrant un groupe de tombes au sud-ouest de la Pyramide inachevée. L'examen archéologique préliminaire suggéra que ces trois secteurs avaient des caractères archéologiques très différents, ce que les fouilles en cours semblent confirmer.

Les fouilles commencèrent en 1976 dans le secteur central sur une structure rectangulaire au sud de la pyramide de Néférirkarê, que Borchardt avait supposé être un mastaba double. Les fouilles apportèrent une surprenante décou-



Fig. 1. — *Abousir : secteur central de la zone sud, à la fin de la saison 1980-81.*

verte, celle d'un petit *complexe pyramidal appartenant à la mère de deux rois, Khentkaous,* une personnalité historique connue, supposée par les égyptologues être la fondatrice de la Vᵉ dynastie, et dont on pensait qu'elle avait été enterrée à Giza dans ce qu'il est convenu d'appeler la quatrième pyramide. Le complexe funéraire de Khentkaous consiste en une pyramide et un temple funéraire, mais est dépourvu de chaussée montante et de temple d'accueil. Le complexe fut bâti en deux stades principaux, clairement différenciables par le matériau employé dans la construction. Dans le premier stade, c'est le calcaire qui fut utilisé, dans le second la brique crue. De la pyramide originellement haute de 16 m, il ne demeure plus à présent que la ruine du noyau dénudé. La pyramide ne contient qu'une petite chambre du sarcophage, accessible par un puits de descenderie s'ouvrant au nord. Cette chambre fut trouvée vide et pillée. Quelques fragments de vases d'albâtre éparpillés sur le sol sont les seuls témoins du bel équipement funéraire de la mère royale. Parmi les marques de carrier et les graffiti relevés sur le noyau de la pyramide, on remarque particulièrement les lignes de niveau sur sa face est qui sont au même niveau que les murs du temple funéraire. Ils prouvent que le noyau de la pyramide et le temple furent édifiés au même moment et que le revêtement, au moins sur la face est de la pyramide, fut ajouté après coup. Au premier stade de la construction du temple appartient une cour à piliers en calcaire occupant une position centrale et une partie du temple jouxtant la face sud de la pyramide. Les piliers de la cour portant le nom et les titres de Khentkaous furent peints en rouge avec des mouchetures noires imitant le granit rouge. On doit regretter que seuls quelques rares fragments des magnifiques reliefs et stèles qui ornaient les chapelles et les corridors du temple aient été préservés. La pyramide et le temple devaient à l'origine être limités au sud par un mur d'enceinte massif en calcaire. Le temple et le mur demeurèrent inachevés à partir de la face est de la cour à piliers. En outre, le mur d'enceinte sud fut partiellement démantelé dans le second stade et les blocs furent réutilisés pour la construction d'une petite pyramide satellite.

Dans le second stade de construction le temple funéraire fut essentiellement élargi vers l'est et en partie aussi vers le sud. L'entrée principale est cependant décalée par rapport à l'axe du temple. Une sorte de passage très curieux commençant à l'entrée principale et se dirigeant vers l'ouest est construit en brique crue, matériau utilisé pour tous les éléments du temple appartenant au second stade de construction. Le passage en forme de « S » divise la partie est du temple en deux. La moitié nord comporte plusieurs pièces considérablement modifiées ultérieurement. Un four, plusieurs emplacements de foyer, un silo, des chevets, des nattes, de la poterie, des poids et d'autres objets prouvent clairement le caractère domestique du secteur. Dans la liste des objets provenant des habitations des prêtres, on ne doit pas omettre des éléments de décors en faïence portant le nom et les titres de Khentkaous qui proviennent de grands vases votifs.

Le secteur sud de la moitié est du temple comporte cinq magasins ayant des plans et des dimensions identiques. Aussi les trouvailles provenant de ces magasins ont-elles des caractéristiques communes : des empreintes de sceaux en terre sigillaire, des fragments de vases de pierre, des couteaux de silex, des jarres à provisions, etc... Le passage en « S » qui partage la partie est du temple mène à un corridor transversal qui jouxte la face est de la cour à piliers. De cette zone du temple proviennent les trouvailles les plus importantes de la saison 1978 : des fragments de papyrus. Ils sont parfois minuscules et sont au nombre de 200, y compris les fragments non inscrits. Ces fragments proviennent des archives du temple de Khentkaous et leur édition est actuellement préparée par Madame Paule Posener-Kriéger.

Pendant le second stade de construction, un mur d'enceinte épais, en brique crue, fut édifié le long de la face sud de la pyramide et du temple. Dans une pièce étroite entre les murs

d'enceinte du premier et du second stade de construction, on relève le curieux graffito *st-'*, peint en noir au centre du mur sud, qui était stuqué. Le graffito littéralement « la place de l'activité » montre que cette pièce a servi d'atelier. A en juger par cette trouvaille unique, on peut supposer que d'autres pièces du temple avaient reçu aussi une dénomination qui était inscrite en un endroit bien évident sur le mur.

La stratigraphie du temple funéraire de Khentkaous est relativement simple et correspond en général à celle des autres sites d'Abousir. La couche la plus récente et la plus superficielle, qui soit chronologiquement bien définie sur le site, appartient à l'époque copte. Cette couche a donné un lot important de poterie, des fragments de stèles, des objets de la vie quotidienne et même un papyrus portant des textes en copte et en grec. Sous la couche copte, on trouve une épaisse couche de sable fin contenant des tombes de basse époque. Les corps sont ensevelis dans des sarcophages simples de forme anthropoïde ou rectangulaire ; et les tombes sont souvent situées autour des parties du temple en brique crue qui sont bien conservées. La couche suivante est contemporaine de la période où le temple était encore en activité ; or cette activité ne semble pas avoir dépassé la fin de la VI[e] dynastie. La couche la plus profonde correspond à l'origine de la construction et peut être alors divisée selon les stades de l'édification du temple.

La pyramide inachevée d'Abousir représentait une question ouverte à laquelle les sondages de Borchardt sur le site n'avaient apporté aucune solution. En dépit des résultats négatifs des sondages, Borchardt arriva à la conclusion que la pyramide inachevée appartenait à Rênéféref. Plus tard, Maragioglio et Rinaldi ont admis que son propriétaire aurait pu être soit Rênéféref soit Shepseskarê. Si l'hypothèse de Borchardt était la bonne, un temple funéraire devait exister sur la face est de la pyramide, puisque historiquement le culte de Rênéféref est bien attesté. La recherche du temple de Rênéféref fut donc entreprise sur la vaste étendue plate existant entre la pyramide inachevée, la pyramide de Khen-



FIG. 2 — *Un sceau venant du temple de la Pyramide de Rênéféref, récemment découvert à Abousir.*

tkaous et la petite pyramide n° 24 de Lepsius. Dans l'examen de l'aire ainsi définie, des méthodes géophysiques furent employées et les mesures géomagnétiques furent couronnées de succès. L'entrée du temple fut découverte ainsi que la partie supérieure du mur d'enceinte nord, ce qui permit une estimation des dimensions probables du temple et de son état de conservation. L'édifice jusqu'ici mis au jour est en brique crue et est conservé jusqu'à la hauteur remarquable de 2 mètres. Il présente de nombreuses altérations postérieures du plan original. Dans une pièce jouxtant le corridor d'entrée des empreintes de sceau (*fig.* 2) furent trouvées portant le nom de Rênéféref, Isi et Nṯrj-b3w-Rʿ-dr.f . Il semble ainsi très probable que le temple découvert, ainsi que la pyramide inachevée, étaient appelés « Divin d'âme est Rênéféref » et en outre qu'Isi était le nom de Rênéféref.

Les résultats des trois dernières saisons à Abousir — ceux de l'examen archéologique du site, des mesures géophysiques et des fouilles elles-mêmes — confirment l'hypothèse selon laquelle autour de la pyramide de Néferirkarê s'est graduellement édifié un vaste complexe formé d'ensembles funéraires (temples et pyramides) : ceux de Néferirkarê, Rênéféref, Niouserrê, Khentkaous, ainsi que deux petites pyramides qui n'ont pas encore été fouillées, auxquelles s'ajoutent plusieurs tombes situées à la périphérie sud et est du secteur central de la zone sud d'Abousir. Ce complexe comprenait en outre des habitations de prêtres situées en partie à l'intérieur, en partie à l'extérieur des temples funéraires cités plus haut. Il s'agit d'une véritable cité des morts dominée par la pyramide de Néferirkarê. L'existence de la ville de pyramide de Néferirkarê avait été admise par Mme Posener-Kriéger, même si elle n'est pas expressément mentionnée dans les textes d'Abousir, et elle suggéra qu'elle devait se trouver dans le voisinage de la pyramide de Néferirkarê. D'autre part, l'existence d'une ville de pyramide de Néferirkarê est confirmée par une inscription provenant d'Abousir sur un bloc fragmentaire portant le titre d'un *imj-r3 niwt nt b3-k3k3i* « chef de la ville de pyramide de l'Ame de *Kakaï*. Nous pouvons donc

en conclure que, très vraisemblablement, le secteur central de la zone sud d'Abousir conserve les ruines de la ville de pyramide de Néferirkarê.

On a déjà dit que le secteur est de la zone sud couvre la plaine située au sud-est du temple funéraire de Niouserrê. Un examen antérieur aux fouilles indiqua clairement qu'un grand complexe de mastabas de calcaire et de brique crue s'étend sur une vaste surface de ce secteur et que ce champ de mastabas se prolonge vers l'est jusqu'à la zone des cultures. Les fouilles dans le secteur est ont débuté à sa partie occidentale et il est prévu de progresser systématiquement vers l'est. Jusqu'ici un groupe de mastabas fut mis au jour. Le plus important d'entre eux est celui de Khékéretnebty, la fille du roi Djedkarê Isési. C'est sans doute une découverte surprenante, puisque l'on aurait pu s'attendre à ce que la fille d'Isési ait été enterrée près de la pyramide de son père, à Saqqarah. Le mastaba construit en deux stades successifs fut utilisé comme tombe commune pour deux femmes, la princesse Khékéretnebty, fille d'Isési et une dame Tisethor. La superstructure du mastaba relativement bien conservée est composée de trois pièces d'offrandes et d'un serdab. Une des chambres d'offrandes servait au culte de Tisethor, les deux autres à celui de Khékéretnebty, comme le montrent les stèles fausse-portes et les peintures qu'on y a trouvées. L'infrastructure contient deux chambres funéraires. Celle de Tisethor était entièrement pillée mais celle de Khékéretnebty fut retrouvée en bien meilleur état de conservation et n'avait été que partiellement pillée. Les voleurs avaient cependant pénétré jusqu'à la chambre du sarcophage édifiée en blocs de calcaire. Cette dernière était surmontée d'une voûte de briques crues. Les blocs du plafond s'étant fendus sont en partie tombés sur le couvercle du sarcophage, sans doute peu de temps après que le mastaba ait été achevé. A travers les trous du plafond, le remplissage de tessons et de sable s'est déversé et a recouvert le sarcophage de sorte que les voleurs n'ont pas pu piller entièrement la chambre sépulcrale et furent forcés de laisser en place une partie de l'équipement

funéraire disposé autour du sarcophage qui se trouvait alors dissimulé sous l'accumulation des débris. Ce hasard a donc permis la découverte de petits vases votifs en albâtre portant des inscriptions hiératiques, des vases de cuivre votifs, une tablette en albâtre portant les noms des sept huiles canoniques, beaucoup de fragments de bandelettes de momie avec des inscriptions hiératiques et d'autres objets(y compris le crâne de Khékéretnebty.

Le mastaba de Néserkaouhor est situé au sud-est du mastaba de Khékéretnebty. Les plans des deux mastabas se ressemblent d'une manière frappante. La maçonnerie du mastaba de Néserkaouhor cependant est pour sa plus grande partie faite de briques crues. L'unique chambre funéraire souterraine fut trouvée vide. La plupart des trouvailles de ce mastaba proviennent du serdab dans lequel les restes de quatre statues de bois au nom du « fils aîné du roi Néserkaouhor » furent retrouvés. Il n'existe malheureusement aucune indication généalogique qui pourrait apporter quelque lumière sur la personnalité de Néserkaouhor.

Dans le mastaba du « scribe des enfants royaux Idou » et de sa femme Khénit, situé au sud de celui de Khékéretnebty, un grand sarcophage de calcaire fut découvert. Il était malheureusement entièrement pillé. Sur le sarcophage, une inscription en partie martelée, portant le nom et les titres d'Idou, nous apprend qu'il était en outre inspecteur des prêtres funéraires de la Mère Royale Khentkaous.

Le mastaba très ruiné du « directeur du palais Mernéfou » fut découvert dans l'espace proche de l'angle nord-est de la tombe de Khékéretnebty. Comme la tombe de Néserkaouhor, c'est dans le serdab que furent trouvés les torses de cinq statues de bois de Mernéfou. L'espace laissé libre au centre de ce complexe de mastabas fut utilisé plus tard pour y installer des constructions consacrées à un culte funéraire centralisé, commun aux trois mastabas. Ces constructions en briques crues consistaient en des chapelles aux plafonds voûtés imitant des côtes de palmiers ; un couloir transversal, une cour ouverte où se trouvaient des tables d'offrandes et des

bassins à libation complétaient l'ensemble. En même temps que cet édifice cultuel commun, un mur de brique crue massif fut ajouté à l'ouest du complexe de mastabas pour le protéger. Le complexe cultuel commun ainsi que le mur d'enceinte additionnel paraissent refléter de nouvelles tendances dans l'organisation du culte funéraire à Abousir à la fin de la V[e] et au début de la VI[e] dynastie.

Le secteur ouest fut le dernier à être examiné dans la zone sud d'Abousir. Un examen superficiel permit de supposer qu'il existait dans ce secteur un groupe de tombes relativement isolé, de plan carré. L'investigation de ce groupe commença par le milieu, dans ce qui était, chez Lepsius, la pyramide n° 27. Le travail est loin d'être achevé mais les découvertes sont très intéressantes et prometteuses. Il s'agit en fait d'une tombe possédant une superstructure massive et relativement bien conservée et une infrastructure consistant en un complexe ingénieux de puits. La superstructure faite de blocs de calcaire a un plan carré de 26,50 m sur 26,50 m, délimité par un mur d'enceinte de 3 m de hauteur et de 3 m d'épaisseur. Approximativement au centre se trouve un grand puits carré entouré de puits rectangulaires dont la série nord a déjà été en partie vidée. Les puits ont été creusés dans le *tafl* du plateau. Le creusement des puits dans le *tafl* a dû être relativement facile et cette facilité a dû même encourager l'architecte antique à développer le système de puits. Ceux-ci sont remplis d'un sable très fin dont les parties grossières ont été éliminées. A une profondeur de 9 m environ les puits communiquent entre eux par de grandes ouvertures permettant au sable de couler d'un puits dans l'autre. Ce système était en même temps une protection très efficace contre toute pénétration dans la tombe. En fait nous supposons que le défunt fut enseveli au fond du puits central et que les puits périphériques, à une certaine profondeur, communiquent non seulement entre eux, mais aussi avec le puits central et grâce à leur remplissage de sable multiplient le blocage de l'accès au tombeau. Les graffitis démotiques trouvés sur certains blocs de la superstructure appartiennent à la

catégorie des marques de carriers : date, titre, nom, et peuvent provisoirement être datés du 4e siècle av. J.-C. Quelques fragments de poterie furent découverts ; ils s'échelonnent du debut de l'époque ptolemaïque à l'époque romaine. La découverte et la fouille encore partielle de ce complexe de puits communiquants justifie l'hypothese que tout le groupe de tombes du secteur ouest de la zone sud d'Abousir est à dater de l'epoque tardive ou ptolemaïque Cette decouverte projette une lumiere nouvelle sur les nombreuses tombes grecques que Borchardt avait autrefois trouvées à Abousir.

Le survey geophysique est devenu depuis 1978 une partie intégrante de la recherche archéologique dans la zone sud d'Abousir Les premiers résultats ont été encourageants et ont justifié l'emploi des méthodes géophysiques dans les conditions spécifiques d'un terrain desertique Ils nous fournissent une meilleure orientation archéologique dans l'étendue très vaste de la zone sud, encore intacte archéologiquement, et qui peut difficilement être explorée par des fouilles systématiques. Enfin, et c'est important, ces méthodes amoindrissent tres notablement le coût de la fouille. Jusqu'à présent deux methodes ont eté testees : les mesures géomagnétiques et les mesures de résistance électrique. Les resultats des mesures géomagnétiques nous ont permis par exemple de localiser la barque sud de Neferirkarê qui nous était connue par les papyrus d'Abousir. Les sondages successifs ont prouvé que la structure de brique crue entourant la barque funéraire est voisine de la face sud de la pyramide et exactement sur son axe sud-nord. D'autres mesures nous ont permis de localiser le temple funeraire de Rênéféref Les trois secteurs de la zone sud ont été examinés par les méthodes géophysiques et les résultats obtenus vont sans aucun doute influer sur les fouilles futures et les sondages qui seront entrepris sur le site.

Au cours de la dernière saison, une nouvelle méthode pour mesurer la sensibilité magnétique de l'architecture de brique crue du temple de Khentkaous avec un kapamètre a été utilisée. Le but de ce type de mesure était de tenter de discerner les différents stades de la construction, ou les modifications architecturales dans le temple de brique crue, en prenant pour base les hypothétiques variations dans la sensibilité magnetiques des briques crues fabriquées à des époque différentes. Les résultats se sont montrés en plein accord avec un examen de l'architecture exécuté d'une façon indépendante par l'architecte du chantier. En outre les resultats positifs justifient une expérimentation plus étendue avec cette méthode et invite à en faire un plus large usage dans l'archéologie.

En conclusion des découvertes archéologiques récentes à Abousir, il est possible de proposer une reconstruction sommaire et naturellement hypothétique des évenements historiques ayant marqué la fin de la IVe et le début de la Ve dynastie. La IVe dynastie s'acheva dans des conditions dynastiques peu claires et Khentkaous, vraisemblablement la fille de Mykerinus et epouse ou sœur de Shepseskaf, demeura l'unique survivante de la famille royale qui eut quelque importance. Elle ne fut certainement pas l épouse d'Ouserkaf, le premier roi de la Ve dynastie, qui fut enterré, avec son épouse, à Saqqarah. En outre nous pouvons même supposer qu'Ouserkaf représentait une branche secondaire de la famille royale et qu'il usurpa le pouvoir, peut-être dans les circonstances troublées qui marquerent la fin de la Ve dynastie. Le successeur d'Ouserkaf, Sahourê, le second roi de la Ve dynastie, fut très vraisemblablement le fils de Khentkaous donc, à nouveau un représentant de la branche legitime de la famille royale D'après des transformations faites dans son temple funéraire par son successeur Neférirkarê, il semble évident que les deux rois etaient des frères. C'est sans doute les deux rois que désigne le titre, unique dans l'histoire, que porte Khentkaous « la mère de deux rois ». Les transformations exécutées dans le temple de Sahourê, auxquelles nous venons de faire allusion, et des raisons chronologiques justifient même l'hypothèse que les deux rois étaient non seulement des frères — et il était fréquent que des frères royaux se succédent l'un à l'autre sur le trône — mais même des jumeaux — et

ce seul fait est reflété par le titre de « mère de deux rois ». Nous pouvons citer à ce propos le papyrus Westcar et son conte de la naissance miraculeuse des trois premiers rois de la Vᵉ dynastie. Bien entendu le conte n'est pas un document historique, mais il peut être simplement un reflet littéraire postérieur des événements qui ont marqué le passage de la IVᵉ à la Vᵉ dynastie. Dans cette période de transition, Khentkaous, apparemment, devient la garante des droits légitimes de la branche principale de la famille royale. Elle fut enterrée à Giza dans une tombe en forme de sarcophage près du temple de la vallée de Mykérinus. Selim Hassan, qui fouilla le tombeau, ne trouva aucune trace de son sarcophage ou de son équipement funéraire. Nous supposons que Néferirkarê, afin de renforcer sa position dynastique, décida sans doute de construire une nouvelle tombe pour sa mère et celle de Sahurê, près de sa pyramide à Abousir. C'est une simple hypothèse. Ce qui complique un peu les choses est que l'épouse de Néferirkarê s'appelait, elle aussi, Khentkaous et que sa tombe a dû être édifiée près de celle de son époux ; cependant il est hautement improbable que deux femmes, au début de la Vᵉ dynastie, aient porté l'une et l'autre le titre de « mère de deux rois » ; l'hypothèse émise peut donc être modifiée de la façon suivante :

— Neferirkarê construisit une nouvelle tombe — la pyramide authentique — pour sa mère Khentkaous et transféra ses cendres à Abousir.
— Le complexe funéraire de Khentkaous, épouse de Néférirkarê, fut modifié, alors qu'il était encore inachevé, en un lieu de culte pour la « mère de deux rois », Khentkaous.

Néferirkarê ne régna pas longtemps : de 7 à 10 ans; son fils aîné et successeur, Renéféref, régna encore moins longtemps et sa pyramide d'Abousir, qui est restée inachevée, en témoigne. La mort prématurée de Rêneféref donna peut-être une chance imprévue à la seconde branche de la famille royale représentée par le descendant d'Ouserkaf, peut-être Shepseskarê. — On peut supposer que dans les temps troublés qui suivirent la mort de Rênéféref, le vizir Ptahshepses, un fonctionnaire puissant à la tête de l'administration, aida Niouserrê, le second fils de Néférirkarê, à reprendre ses droits légitimes. Il en fut royalement récompensé plus tard, comme le montrent la tombe somptueuse de Ptahshepses et son mariage avec Khamerernebty, la fille de Niouserrê. Sous le règne de Niouserrê, un énorme complexe funéraire autour de la pyramide de Néferirkarê fut achevé, complexe funéraire qui comprenait les tombes de tous les membres de la famille de Neferirkarê. C'est dans ce contexte qu'il faut sans doute comprendre l'introduction du culte de la mère de la dynastie à Abousir. Ainsi nous est-il possible de mieux comprendre la naissance de ce vaste complexe de tombeaux, de temples et d'habitations de prêtres, autour de la pyramide de Neférirkarê, selon toute vraisemblance, la « ville de pyramide » de Neférirkarê qui nous est intimement connue par les papyrus d'Abousir.

PER-MEROU (KOMMIR) ET LE DISTRICT DE LA GAZELLE DANS LE IIIe NOME DE HAUTE ÉGYPTE

Mohamed EL-SAGHIR et Dominique VALBELLE

Je tiens, avant tout, à rendre hommage à la grande generosite de M. Mohamed el-Saghir, directeur des Antiquites de Haute Égypte, qui a bien voulu m'associer à l'édition du monument qu'il degage et qui m'a confié le soin de vous le présenter ce soir[1]. Je suis d'autant plus heureuse de pouvoir offrir à la Societe Française d'Égyptologie la primeur de ce travail, que c'est devant cette même assemblée que Serge Sauneron lançait en 1957 un appel en faveur du sauvetage de cet édifice[2].

Il s'agit du temple construit par Antonin le Pieux, au milieu du deuxieme siecle de notre ere, en l'honneur de Nephthys et d'Anoukis à Per-merou (actuellement Kommir), dans le IIIe nome de Haute Égypte. A l'Époque Greco-romaine la residence est située à Nekhebet (El Kab). A ce moment, Nekhen est la capitale d'un district particulier, comme c'est le cas pour plusieurs villes de quelque importance dans cette province : du nord au sud : Hesfen (Asfoun), ʿAgni (? Contra Lato — El Hilla) dans le district de la Vache, Iounyt (Esna) dans le district des deux Oiselets et, enfin, Per-merou (ou Per-ʿanouquet) dans le district de la Gazelle[3].

Le village moderne de Kommir se trouve à une douzaine de km au sud d'Esna, sur la rive Est du canal el-Ramadi. Les vestiges du temple sont enfouis au cœur même de ce gros



FIG. 1. — *Le site du temple*

bourg et si l'histoire de sa découverte est longue et pittoresque, c'est que, comme pour toute fouille en milieu urbain, chaque pouce de terrain archéologique doit être repris aux habitations qui l'ont jadis recouvert, ce qui nécessite des expropriations, des indemnisations, la construction de nouvelles maisons sur des terres situées en dehors de la zone archeologique et tout cela ne peut se faire rapidement et sans discussions (cf. *fig* 1).

C'est à Dumichen que revient le mérite d'avoir identifié dès 1879 la localité antique de Per-merou au village de Kommir[4].

Mais ce n'est qu'en 1882 que Maspéro, dans le cadre d'une enquête plus vaste sur la faune momifiée qui l'avait également conduit à fouiller le cimetière des poissons latés, ani-

maux sacrés de la déesse Neith à Esna, entreprend d'explorer les tombeaux de gazelles situés à 3 km du village, dans le désert occidental

Un rapport rédigé le 29 novembre 1900 par Schweinfurth qui avait visité la fouille les décrit comme « des caveaux quadrangulaires creusés dans la plaine, verticalement, dans le terrain marneux qui surmonte le grès nubien », d'une profondeur de 3 à 4 m et d'une superficie de 10 à 20 m²

Quant à Maspéro, il écrit à Lortet et Gaillard le 9 août 1901 : « Lorsque le petit temple de Kôm-méreh me fut signalé pour la première fois en 1882, une des chambres en était remplie de momies de gazelles entassées là à l'époque romaine, vers la fin du Ier siècle après Jésus-Christ au plus

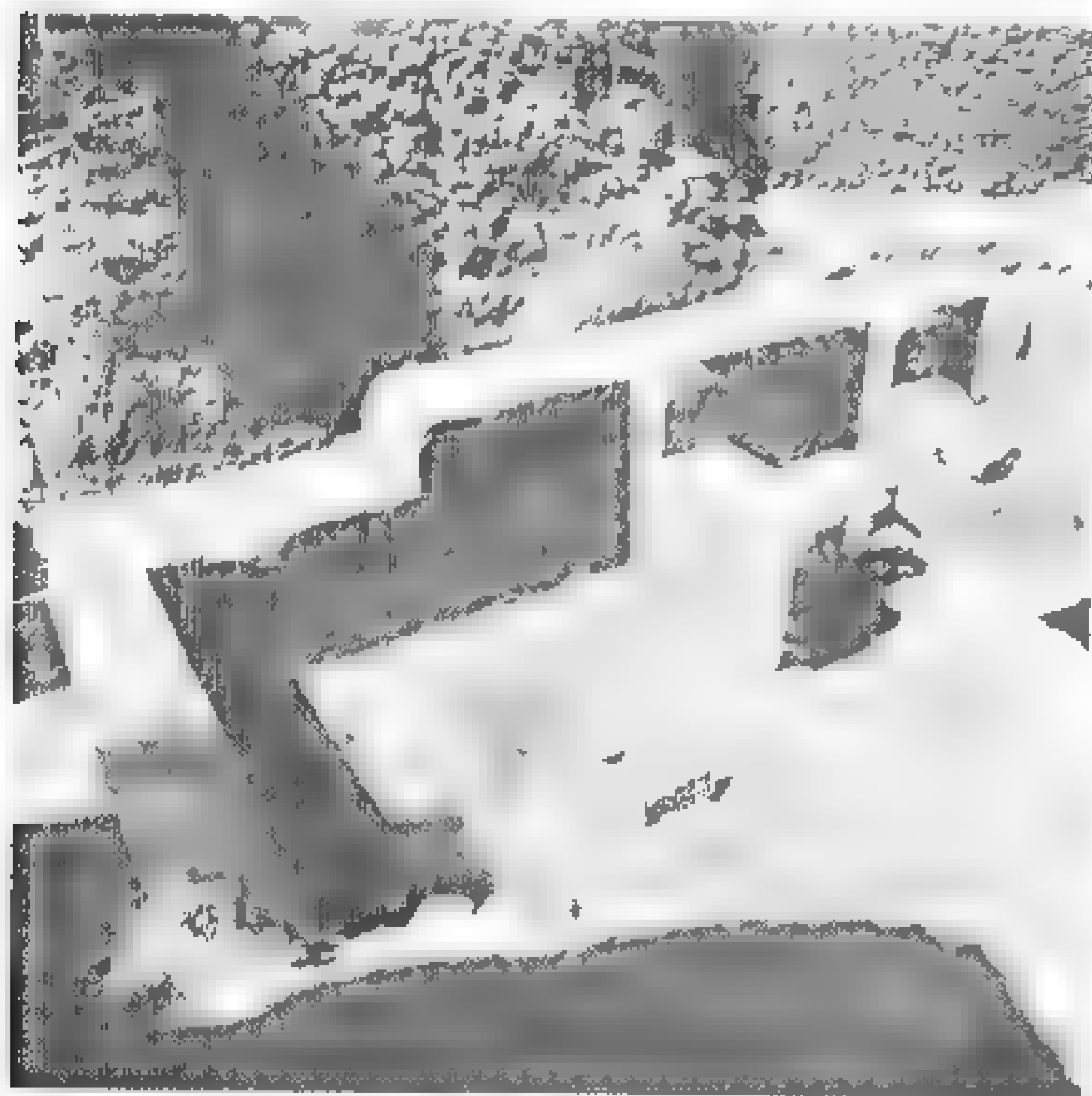


FIG. 2. Le fond du sanc...

tôt. De nombreuses momies étaient enterrées à même le sable ou dans des puits peu profonds dans la plaine qui borde la montagne libyque à l'ouest du village. C'est de là que viennent les momies que je vous ai envoyées Elles sont peut-être plus anciennes que celles qu'on trouvait dans le temple, probablement du Ier siècle avant Jésus-Christ. »

On notera au passage qu'il s'agit de la première mention du temple romain de Kommir dans la littérature égyptologique

Mais revenons d'abord aux gazelles momifiées. Une quinzaine d'entre elles ont été étudiées par Lortet et Gaillard. Il s'agit de gazelles dorcas. Chaque momie renfermait un seul animal, pas toujours entier : il est parfois réduit à la tête et aux extrémités des quatre membres, auxquels est jointe, dans un cas, une colonne vertébrale de poisson latès Lorsque la gazelle est intacte, elle se présente couchée, les membres repliés sous le corps, la tête dressée. Elle est d'abord entourée de larges bandelettes de toile imbibées d'une substance résineuse et de natron, jamais de bitume. Cette première enveloppe est recouverte d'une sorte de paillasson en papyrus et roseaux maintenus par des cordes. L'ensemble est protégé par plusieurs épaisseurs d'une toile grossière

La découverte de ce cimetière de gazelles, combinée à l'étude de plusieurs listes géographiques permit à Daressy en 1888 de remarquer l'appartenance de Per-merou au district de la Gazelle et d'établir l'équation : Per-merou = Per-'anouqet[6].

En effet, la gazelle est l'animal sacré de la déesse Anoukis, maîtresse de Sehel, comme le montrent notamment deux ostraca provenant de Deir el-Médineh où cette déesse était en faveur[7] :

— l'un est conservé au Musée du Caire (JdE 43660) et porte la représentation d'un scribe en adoration devant une gazelle nommée Anoukis ;

— l'autre se trouve dans un musée à Stockholm (0 30 MM 14013) et montre la déesse assise face à deux gazelles couchées accompagnées chacune du mot *gḥst* (la gazelle)

Or, les Textes des Pyramides (972 et 1999) racontent qu'Osiris fut trouvé couché sur le côté en un lieu appelé *gḥsti* (les deux gazelles) dont Nephthys était la patronne.

Nous reviendrons plus tard sur la place respective de ces deux déesses à Kommir et sur les différents toponymes employés. Mais reprenons d'abord l'histoire de la découverte du site qui, ayant acquis une petite notoriété dans les dernières années du XIXe siècle et dans les premières années du XXe siècle, est mentionné en 1910 par Weigall dans son guide des antiquités de Haute Égypte[8]. Il figure également sur les cartes du Baedeker's, mais sans commentaire correspondant dans le texte et, en 1937, la bibliographie topographique de Porter et Moss l'ignore, ce qui est naturel puisque aucun texte ou représentation n'a encore été signalé.

Kommir va donc retomber dans l'oubli jusqu'au 24 août 1941, date à laquelle un habitant du village, Moustapha Hamadein, met au jour dans sa maison en prélevant du sébakh, de grands blocs de grès formant un mur de 2,40 m de long sur 1,20 m de large et portant reliefs et inscriptions. Animé d'un sens civique auquel nous devons rendre hommage, Moustapha Hamadein prévient l'inspectorat d'Edfou de sa trouvaille et le 15 septembre 1941, quinze jours plus tard, l'inspecteur d'Edfou se rend sur place et rédige un rapport qu'il envoie à l'inspectorat principal de Haute Égypte à Louxor, signalant que le mur découvert appartient à un monument qui se prolonge sous plusieurs maisons du village.

En 1947, Gardiner, dans ses *Onomastica*[9], fait le point des connaissances de l'époque sur le site de Kommir, ce qui permet déjà de faire remonter Per-merou au moins à la fin du Moyen Empire.

En 1954, Alliot mentionne l'endroit comme la deuxième étape, entre Karnak et Nekhen, du voyage que fait Hathor de Dendéra à Edfou, lors de la fête de la Belle Rencontre au mois d'épiphi[10].

Le 31 octobre 1957, sept maisons du village sont expropriées et le site est rattaché à l'inspectorat d'Edfou par l'Office Gouvernemental de la Propriété ; la zone archéologique est délimitée par une barrière métallique ; deux gardiens préposés à la surveillance des vestiges sont nommés et le village dans son ensemble est placé sous le contrôle de l'Organisation des Antiquités Égyptiennes.

Le mois suivant, lors de la réunion de la Société Française d'Égyptologie, Serge Sauneron révèle l'intérêt du site et les efforts du docteur L. Habachi, alors inspecteur en chef du Service des Antiquités à Louxor en sa faveur[11] et, quelques années plus tard, en 1962 il s'intéresse de nouveau à Kommir[12], comme étape du voyage des dieux visiteurs vers Esna, lors des fêtes du mois de khoiak au cours desquelles la déesse Nephthys représente Per-merou.

En 1962 également, le professeur James, en publiant les archives d'Hékanakht, fournissait la plus ancienne attestation conservée de Per-merou, sur une pièce comptable de la fin de la XIe dynastie[14].

Et ce n'est qu'en décembre 1975 que M. Mohamed el-Saghir, quelques mois après sa nomination au poste de directeur des Antiquités de Haute Égypte à Louxor, prend connaissance des divers rapports évoqués précédemment, concernant Kommir et conservés dans les archives de l'inspectorat et qu'il adresse au Caire une demande de crédits pour entreprendre les premiers dégagements.

Ceux-ci purent commencer, l'année suivante, du 26 novembre au 26 décembre 1976, sous la surveillance de l'inspecteur d'Edfou : il s'agissait essentiellement de libérer la zone précédemment délimitée des habitations déjà expropriées. Diverses circonstances ne permirent pas à ce travail de reprendre avant la fin de l'année 1979.

Enfin, du 10 novembre au 20 décembre 1979, une belle superficie du temple fut dégagée sous la conduite de M. Mohamed el-Saghir. Cette étape permet d'apprécier l'étendue probable de l'ensemble du monument, son orientation et confirme son attribution, sa date et l'intérêt de ses textes. Néanmoins un tel travail, en plein cœur d'une agglomération

impose de lourdes contraintes à l'archéologue : notamment, il a été momentanément indispensable de conserver un passage intact au milieu de la zone fouillée pour permettre la libre circulation des habitants des maisons voisines et une bande de terrain sur le pourtour pour ne pas risquer d'endommager prématurément ces habitations (cf. *fig.* 2, p. 24). Une trentaine d'entre elles devront encore être expropriées d'ici la fin de ce dégagement. Les formalités sont en cours.

La zone fouillée couvre une bonne partie du rectangle (de 20 m sur 15 m), formé par le sanctuaire et les pièces adjacentes, le vestibule et le pronaos, ainsi qu'un angle de la salle hypostyle. Un escalier latéral permettait d'accéder à la terrasse. Le monument, construit en grès, est conservé, par

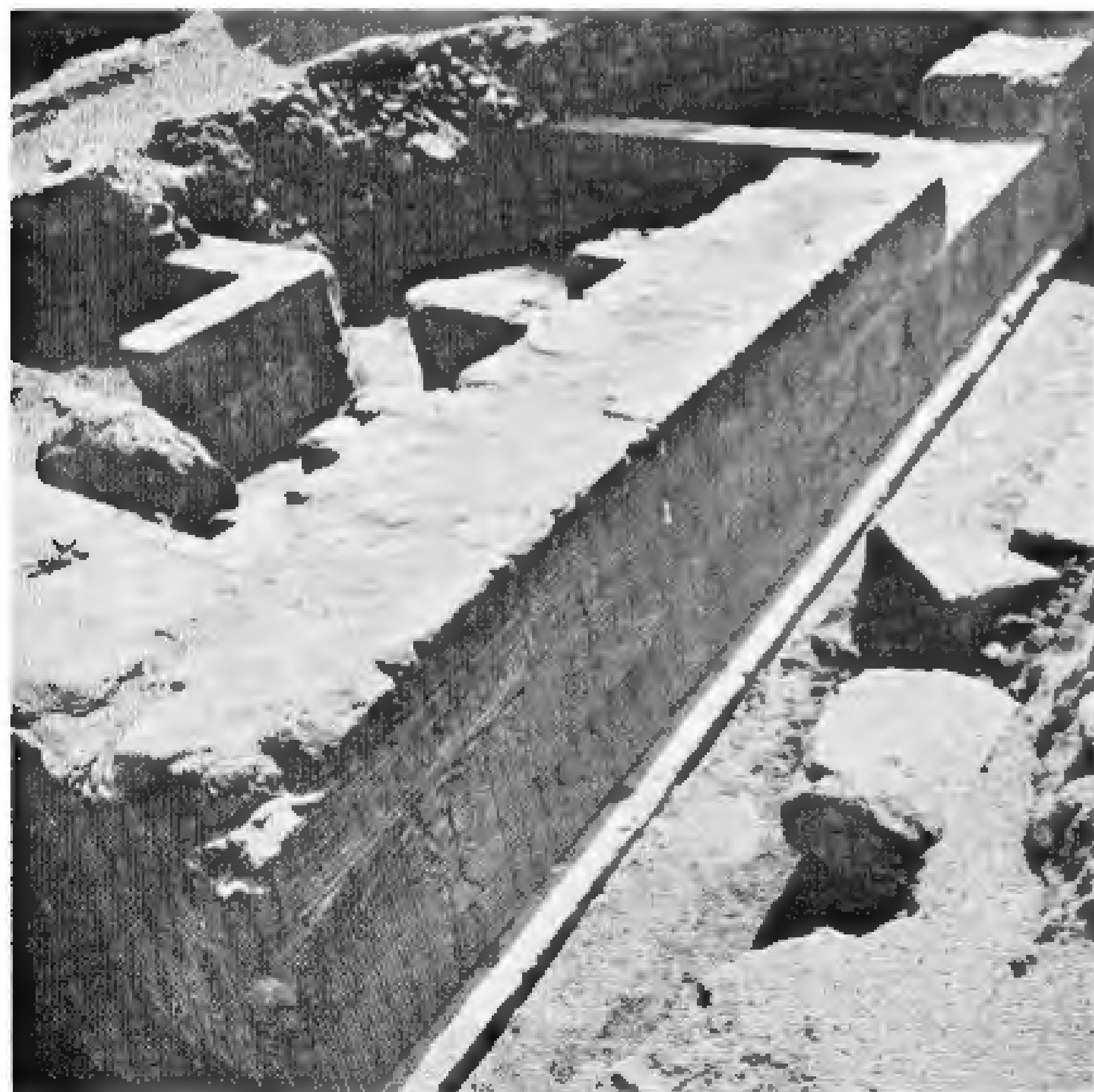


FIG. 3. — *Le mur arrière du temple.*

endroits, plus haut que le soubassement (cf. *fig.* 3). Divers blocs provenant des murs et de la corniche ont été retrouvés. De nombreux fragments sont en cours d'inventaire. Certaines pierres pourront vraisemblablement être remises en place, mais pour l'instant, seul le décor des soubassements est identifiable.

A l'intérieur, il est réservé à la salle hypostyle et au fond du sanctuaire. La façade du proanos porte un grand texte en colonnes très détérioré et encore incomplètement dégagé. De part et d'autre de cette façade : un défilé de génies économiques. Sur le mur du fond du sanctuaire : double scène symétrique ; un dieu Nil et une Prairie présentent leurs offrandes respectivement à Nephthys et à Anoukis. Les textes de cette salle n'ont pas été gravés.

A l'intérieur, les murs latéraux sont occupés par des processions d'entités géographiques : des pays étrangers, à la hauteur de la salle hypostyle ; des provinces, pehou et territoires agricoles à la hauteur des autres pièces. Seule la procession conduite par le roi de Basse Égypte et se dirigeant vers Nephthys est actuellement visible. A l'arrière du monument, se trouvent, disposés symétriquement, deux grands hymnes adressés respectivement par le roi de Basse Égypte à Nephthys et par le roi de Haute Égypte à Anoukis.

Tout ce qui nous est présentement accessible du décor montre donc clairement que ce temple était voué au culte de deux divinités féminines Nephthys et Anoukis. La première pourrait être liée au site dès l'Ancien Empire[14], la seconde est attestée comme maitresse du lieu à partir du Nouvel Empire[15]. Dans les textes du temple jusqu'ici disponibles, leurs épithètes géographiques sont les suivantes :

— *maîtresse de Per-merou* (Nephthys),

— *maîtresse du district de la Gazelle* (Nephthys et Anoukis),

— *...habile, princesse du district de la Gazelle* (Nephthys),

— *belle en sa forme de princesse du district de la Gazelle* (Anoukis),

— *maîtresse de Iat-meret, dame de la montagne mystérieuse, saine de corps dans le district de la Gazelle* (Anoukis).

Geheset semble donc ici le toponyme le plus fréquent et Per-ʿanouqet n'est pas encore attesté à Kommir. Il est néanmoins trop tôt pour interpréter ces remarques. Les inscriptions des bandeaux, comme celles de la corniche, nomment Antonin le Pieux, ce qui paraît indiquer une unité dans la décoration, sinon dans la construction de l'édifice. Il est indispensable, avant de conclure, de souligner l'influence considérable d'Esna sur les idées exprimées ici, les images, la langue, les jeux graphiques utilisés et même la disposition des textes et représentations.

Il n'est peut-être pas superflu de mettre en relief l'apport de ces monuments modestes, situés dans de petites villes de province, à la connaissance de l'histoire et de la géographie religieuses de l'Égypte ancienne. Chaque découverte de cet ordre permet de restituer un certain volume aux manifestations de piété régionales et de considérer les grands temples qui nous sont parvenus, non comme des entités isolées, mais comme des centres actifs en rapport avec divers petits sanctuaires secondaires. Enfin, Per-merou apparaissant dans les textes dès la XIᵉ dynastie si ce n'est plus tôt[16], il n'est pas interdit d'espérer la découverte de monuments antérieurs à l'Époque Romaine.

NOTES

1. En l'absence de M. M. el-Saghir, la communication a été présentée par D. Valbelle, attachée de recherche au C.N.R.S.
2. Voir *infra*, p. 27.
3. *Edf.* VI 42-43 et 232.
4. J. Dümichen, *Geschichte des Alten Aegyptens*, 1879, p. 51.
5. Lortet et Gaillard, *La faune momifiée de l'Egypte Ancienne*, 1903, p. 78-82.
6. G. Daressy, *RT* 10, 1888, p. 139-140.
7. D. Valbelle, *Satis et Anoukis*, 1981, p. 33 et 117-118.
8. A. Weigall, *A Guide of Antiquities of Upper Egypt*, 1910, p. 306.
9. A. H. Gardiner, *Onomastica* II, 1947, p. 9 et 10.
10. M. Alliot, *Le culte d'Horus à Edfou* I, 1954, p. 450.
11. *BSFE* 24, nov. 1957, p. 48.
12. S. Sauneron, *Esna* V, 1962, p. 48-50.
13. T. G. H. James, *The Hekanakhte Papers*, 1962, p. 88 et pl. 23.
14. Voir *supra*, p. 26.
15. D. Valbelle, *op. cit.*, p. 28-29, 107 et 125.
16. P. Montet tente de rapprocher *pr-mrw* d'*ḥr-mr* mentionné deux fois dans la tombe d'Ankhtifi à Moʿalla, inscription 10 (*Géographie de l'Egypte Ancienne* II, 1961, p. 46.

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie du Champ-de-Mars — Toulouse
— Dépôt légal 3e trimestre 1981 —
Le directeur de la publication :
Jean Vercoutter